



Les États-Unis et le reste du monde

Yves Lacoste

DANS **HÉRODOTE 2003/2 N°109** , PAGES 3 À 16

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 0338-487X

ISBN 2707140694

DOI 10.3917/her.109.0003

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-herodote-2003-2-page-3?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Les États-Unis et le reste du monde

Yves Lacoste

Est-il besoin de dire que les événements qui se sont déroulés au printemps 2003 en Irak ont une très grande importance géopolitique ? Leurs conséquences directes et indirectes seront sans doute considérables et pas seulement au Moyen-Orient. Il importe pour le moment d'attirer l'attention sur le fait que les causes et la signification de ces événements sont particulièrement complexes. Il s'agit d'un conflit entre les États-Unis et un État arabe dont les richesses pétrolières sont évidemment bien connues. Mais, quoi qu'en aient dit les médias, les enjeux de cette guerre ne se réduisent pas au contrôle de ce pétrole. Bien avant que la guerre n'éclate et que la victoire américaine ne se précise, ce conflit a suscité une recrudescence de l'affrontement au plan mondial de représentations géopolitiques antagonistes : d'une part, celles qui prônent ou acceptent aisément le rôle dirigeant et positif de l'Amérique dans le monde, d'autre part, beaucoup plus répandues en un très grand nombre de pays, celles qui expriment différentes sortes d'antiaméricanisme. Voilà pourquoi ce numéro d'*Hérodote* a pour titre « Les États-Unis et le reste du monde ». On sait que nous accordons autant d'importance à l'analyse des enjeux objectifs ou matériels des conflits qu'aux représentations que s'en font les protagonistes et les opinions publiques.

Les aspects de l'antiaméricanisme

Les sentiments d'hostilité à la politique américaine au Moyen-Orient se sont principalement exprimés dans les pays arabes et musulmans, mais aussi en Russie et surtout en Europe occidentale. Au sein de l'Union européenne, les préparatifs militaires de l'Amérique contre l'Irak ont provoqué une grave crise entre des chefs de gouvernement européens traditionnellement alliés des États-Unis au sein de l'OTAN. On sait en effet qu'à l'inverse de l'Angleterre, plus précisément du

gouvernement britannique, qui participe à la guerre contre l'Irak aux côtés de l'Amérique, la France et l'Allemagne se sont spectaculairement opposées, au Conseil de sécurité des Nations unies, à ce que les États-Unis décident d'agir militairement contre l'Irak dans le but (ou sous prétexte) d'y détruire des armes de destruction massive qui s'y trouvaient peut-être stockées. Le président des États-Unis, suivi en cela par une grande partie de l'opinion américaine, était persuadé en effet que de telles armes peuvent tôt ou tard être fournies à des groupes terroristes islamistes qui pourraient relancer contre l'Amérique ou contre d'autres États (Israël notamment) des opérations comparables à celle du 11 septembre 2001.

La campagne d'opinion menée depuis des mois et dans la plupart des pays pour dénoncer les préparatifs de guerre américains contre l'Irak a donné de nouveaux arguments à un sentiment général d'antiaméricanisme largement orchestré hors des États-Unis, par une grande partie des médias. C'est ainsi que l'Amérique est considérée non seulement comme l'hyperpuissance économique et militaire grâce à l'hégémonie du capitalisme et du dollar, mais aussi comme la principale profiteuse de la mondialisation. Cela lui permet d'accroître encore sa richesse par le pillage à son profit des ressources de la planète et l'exploitation des classes laborieuses de toutes les nations. Après s'être appuyée durant des décennies sur des régimes tyranniques, notamment en Amérique latine, pour s'opposer aux mouvements populaires plus ou moins conduits par des groupes communistes, l'Amérique – disent certains commentateurs – laisserait aujourd'hui s'établir ou fomenterait le chaos¹ dans un certain nombre de pays, afin d'avoir ensuite un bon prétexte d'y intervenir. Pour bien montrer leur goût de la démocratie et surtout leur force, les États-Unis, faute d'adversaire à leur taille (depuis la disparition de l'Union soviétique), s'en prennent à des dictateurs à qui ils ont préalablement vendu des armes ; ce fut effectivement le cas, mais il y a vingt ans, lorsque l'Irak faisait la guerre à l'Iran de l'imam Khomeyni, ce dernier ayant été le premier à dénommer l'Amérique « le grand Satan ». En Europe et notamment en France, dans les milieux de droite comme ceux de gauche et surtout à l'extrême droite et à l'extrême gauche, l'Amérique est accusée de vouloir imposer au monde ce qu'elle estime être son modèle de civilisation et de consommation, du moins dans les pays où il y a un certain pouvoir d'achat. À ce dénigrement général, que partagent nombre de Chinois et plus discrètement de Japonais, les musulmans ajoutent, ce qui est à leurs yeux la condamnation majeure, que l'Amérique est le bras armé du monde « judéo-chrétien ». Elle veut, disent-ils, dominer l'Islam et lui prendre des territoires essentiels pour les donner à Israël. L'étroitesse des relations entre les États-Unis et l'Arabie Saoudite, relations si profitables aux deux partenaires

1. Voir Alain JOXE, *L'Empire du chaos*, La Découverte, Paris, 2002.

depuis plus de cinquante ans, n'a pas empêché que des notables saoudiens aient partie liée avec Ben Laden et que des Saoudiens aient formé l'essentiel des kamikazes de l'opération du 11 septembre. En revanche, les Israéliens et les juifs américains, dans leur grande majorité, soutiennent la politique des États-Unis contre l'Irak. En France cependant, si cette position est celle des mouvements sionistes de droite ou des juifs ultrareligieux, l'antiaméricanisme général est plus ou moins partagé par nombre d'intellectuels juifs, surtout s'ils sont de gauche.

La *manifest destiny* de l'Amérique

La majorité des Américains, qui traditionnellement ne s'intéressent guère aux affaires extérieures, ignorent l'image très négative que leur pays peut avoir de par le monde. Mais il leur a été maintes fois répété, ces derniers mois, que ces « ordures de Français », par lâcheté et goût des profits pétroliers, ont soutenu à l'ONU la cause de Saddam Hussein (à noter que la position des Allemands n'a guère fait l'objet de commentaires dans la presse américaine). En revanche, nombre d'Américains qui suivent les affaires du monde n'ignorent pas la diffusion croissante d'un antiaméricanisme qui, en Europe occidentale notamment, est socialement bien plus largement répandu qu'aux temps de la « guerre froide ». À ce dénigrement de l'Amérique, les Américains rétorquent par le rôle fondamental qu'elle a eu dans la défense du « monde libre » contre le système totalitaire soviétique. Mais désormais cela fait de plus en plus partie du passé. Aussi est-ce la puissance et la richesse qui, aux yeux de la plupart des Américains, sont la justification fondamentale de l'Amérique. En effet, dans une nation qui accorde encore une très grande importance aux idées religieuses – quelles que soient les Églises ou les sectes qui les professent –, on est persuadé que cette toute-puissance de l'Amérique par rapport au reste du monde est parfaitement légitime puisqu'elle a été progressivement instituée par Dieu. Il s'agit de ce qu'ils appellent la *manifest destiny*, du destin, du rôle que Dieu aurait manifestement confié à l'Amérique de développer les valeurs de liberté, de justice et de progrès, de les étendre le plus possible et de les défendre contre toute tyrannie. C'est en 1845 que l'idée de la *manifest destiny* de l'Amérique a été lancée dans un projet déjà tout à fait géopolitique (avant la lettre) puisqu'il s'agissait du rattachement du Texas aux États-Unis.

Certes, les puritains, les fameux pères pèlerins qui ont débarqué du *Mayflower* en 1620 sur la côte du futur Massachusetts, étaient imprégnés d'idées religieuses, persuadés qu'ils agissaient « pour la gloire de Dieu et l'expansion de la foi chrétienne », mais il en avait été de même un siècle auparavant pour les premiers *conquistadores* du Mexique, qui célébraient aussi le roi d'Espagne. En revanche, ces idées vont perdurer dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Au

XVIII^e siècle s'y produit le « grand réveil biblique » selon lequel Dieu a choisi l'Amérique comme terre promise, terre de renaissance de l'humanité et de lumière. Le Nouveau Monde est celui du Renouveau, à l'opposé des royaumes corrompus de l'Ancien Monde. George Washington affirme que « chaque pas qui nous fait avancer dans la voie de l'indépendance nationale semble porter la marque de l'intervention providentielle ». La certitude que l'Amérique a été élue par Dieu pour une destinée particulière dans le monde imprègne des textes qui sont encore fondamentaux pour les Américains, comme la Déclaration d'indépendance, le *Bill of Rights*, la Constitution fédérale. Cette exaltation de la « destinée manifeste » de l'Amérique n'est pas réservée aux déclarations de personnages officiels. Ainsi au XIX^e siècle Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick*, qui sera considéré bien plus tard comme l'un des plus grands romanciers américains, affirme : « Nous, Américains, sommes le peuple élu, l'Israël de notre temps, nous portons l'Arche des libertés du monde. » À l'issue de la Première Guerre mondiale, le président Wilson affirme : « L'Amérique est la seule nation idéale dans le monde [...]. L'Amérique a eu l'infini privilège de respecter sa destinée et de sauver le monde [...]. Nous sommes venus pour racheter le monde en lui donnant liberté et justice². » Ce genre d'idées perdure après la Seconde Guerre mondiale, lors de la confrontation avec l'empire athée qu'est l'Union soviétique. Le président Johnson déclare en 1965, lors des débuts de l'engagement des États-Unis au Vietnam, « l'histoire et nos propres œuvres nous ont donné la responsabilité principale de protéger la liberté sur la terre », et Ronald Reagan affirme en 1982, après que les Soviétiques ont pris le contrôle de l'Afghanistan, que l'Amérique, « cette terre bénie, a été placée à part, d'une façon particulière, qu'il y a un plan divin qui place ce grand continent entre deux océans pour être découvert par des peuples venus des quatre coins du monde avec une passion particulière pour la foi et la liberté ». En 1991, l'implosion spontanée de l'Union soviétique, l'autre superpuissance, considérée comme le symbole de l'athéisme et de la tyrannie, semblait apporter avec cette divine surprise la confirmation que l'Amérique était bien destinée à être la vraie et la seule grande puissance chargée de conduire l'ensemble de l'humanité. Le président Clinton, le 1^{er} janvier 2000, termine son discours à la nation en confirmant sa mission universelle : « Si l'Amérique respecte ses idéaux et ses responsabilités, nous pouvons faire de ce siècle nouveau une époque de paix sans pareille, de liberté et de prospérité pour notre peuple comme pour tous les citoyens du monde. »

2. Ces citations sont extraites de Bernard VINCENT, *La Destinée manifeste*, Messène, Paris, 1999.

Ces propos solennels sur la « destinée manifeste » de l'Amérique sont tenus à une nation dont la religiosité est restée très forte, à la différence de la plupart des nations européennes. Alors que, en Europe occidentale notamment, la religion a été peu ou prou impliquée dans les luttes politiques héritées de l'Ancien Régime – ce fut particulièrement le cas en France –, celles-ci n'ont guère de sens en Amérique, où les privilèges de la noblesse anglaise ont disparu avec la guerre d'indépendance. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'après le drame spectaculaire du 11 septembre 2001 George W. Bush, dans un climat d'extrême religiosité, ait fait appel à l'esprit de croisade contre l'« axe du Mal ». En Europe, cela a été jugé comme une bévue grandiloquente. En Amérique, c'était dans la norme des invocations tout à la fois religieuses et politiques. L'inégale prégnance des idées religieuses est sans doute la différence culturelle la plus profonde entre les Américains et les Européens. On pourrait dire qu'à cet égard les premiers sont plus proches des musulmans, et particulièrement des Arabes. Avec cette différence que ces derniers pleurent le rayonnement qu'a eu au Moyen Âge l'empire qu'ils avaient conquis au nom de l'islam, alors que les Américains célèbrent la destinée de plus en plus manifeste de l'Amérique comme puissance mondiale, chargée par la Providence de gérer les affaires du monde. Il s'agit bien évidemment de ce que nous appelons une représentation, mais celle-ci a du poids, et ses conséquences géopolitiques sont considérables.

Expliquer pourquoi l'Amérique est progressivement devenue l'hyperpuissance

Tenir compte d'une représentation n'implique pas qu'il faille la prendre pour argent comptant et la considérer comme définitive. Nombre d'Américains ont été ébranlés dans leurs convictions il y a vingt-cinq ans par l'issue de la guerre qu'ils ont menée au Vietnam, ce que l'on a appelé ensuite le « syndrome vietnamien ». Il ne sert sans doute pas à grand-chose de dénoncer comme le font certains l'« instrumentalisation politique de la religion », puisque les Américains, pour se définir en termes géopolitiques, raisonnent en termes religieux. Mais il est peut-être utile pour l'avenir d'esquisser une autre version que celle de la « destinée manifeste » selon laquelle Dieu a fait de l'Amérique l'hyperpuissance qu'elle est devenue. Expliquer en termes de géographie et de géohistoire, bref de façon géopolitique, pourquoi et comment les États-Unis sont devenus progressivement cette hyperpuissance est aussi le moyen d'essayer de freiner dans l'Ancien Monde, en Europe et dans le monde arabe notamment des représentations non moins dangereuses. Celles-ci ont pour effet de diaboliser l'Amérique comme l'exploiteuse de la planète, disent les antimondialistes, comme la grande pollueuse, disent les

écologistes, comme l'empire qui organise le chaos, comme l'impérialisme poussé à l'extrême, bref comme le « grand Satan », en reprenant ainsi les slogans des islamistes. Il est extrêmement dangereux de se représenter le Dieu des chrétiens ou celui des musulmans comme les grands décideurs de la géopolitique.

Aussi, dans le contexte actuel de la guerre d'Irak et du « choc des civilisations », il n'est pas inutile d'évoquer les conditions géographiques et la succession de chances de la géohistoire qui ont progressivement fait la puissance des États-Unis. Une fois séparés en 1783 de l'Angleterre d'où ils étaient venus deux siècles auparavant, les Américains ont d'abord eu la chance de découvrir au-delà de la plaine côtière, à l'ouest des forêts et de la montagne appalachienne, d'immenses plaines couvertes par la prairie : non seulement les sols y étaient très fertiles, mais elles étaient très faiblement peuplées, les tribus indiennes vivant principalement de cueillette, de pêche et de chasse. Dans l'Ancien Monde, des étendues aux sols si riches auraient déjà été fortement peuplées par des cultivateurs, ce qui aurait limité l'extension d'un groupe conquérant. Les Russes, eux non plus, durant leur poussée dans les forêts sibériennes presque vides, n'ont guère trouvé de résistance parmi des tribus vivant également de chasse et de pêche, mais ils ne firent la conquête que d'immenses étendues aux sols pauvres et soumises à de très longs hivers. En revanche, les Américains eurent la chance de conquérir des terres situées à des latitudes beaucoup plus méridionales. Le refoulement des tribus indiennes plus ou moins rivales les unes des autres et l'extermination d'un grand nombre d'entre elles permirent aux Américains de faire venir progressivement quantité d'immigrants européens, à qui de relativement vastes étendues de terres furent distribuées gratuitement, ce qui permit de développer une agriculture céréalière à grande productivité : dès le milieu du XIX^e siècle apparaissent en Amérique les premières machines agricoles et moissonneuses-batteuses tirées par des escadrons de chevaux. Vers l'ouest, le Far West offrait des mines d'or et d'immenses pâturages pour de très grands troupeaux. Les Américains surent profiter des difficultés politiques du Mexique pour agrandir l'Union d'un grand tiers avec tous les territoires situés du Texas à la Californie. Ainsi, les États-Unis s'ouvrirent sur le Pacifique une autre façade maritime à 4 000 km de celle de l'Est. Dans la partie subtropicale des États-Unis, la production du coton et du tabac implantée depuis le XVII^e siècle continuait son essor mais, entre les planteurs du Sud propriétaires d'esclaves et les industriels du Nord, des divergences d'intérêts et de conceptions politiques de plus en plus marquées conduisirent au grand drame interne que fut la guerre de Sécession (1861-1865). Les sudistes voulaient créer un autre État. La victoire des nordistes, bien plus nombreux que les sudistes, maintint l'unité d'un très grand État.

Autre chance de l'Amérique, des conditions géologiques relativement simples et favorables à un essor industriel massif : l'immense bassin houiller des Appalaches que l'on peut facilement exploiter en carrière, comme les grands gisements

de minerais de fer et aussi de gros gisements de pétrole pas très profonds. Mais pour mettre tout cela en valeur et construire usines et voies ferrées, il fallait de grandes masses de capitaux, que les banques anglaises investirent massivement, pour profiter des perspectives de profits offertes par un grand marché en pleine expansion, car l'Amérique attire de plus en plus d'immigrants européens, des travailleurs mais aussi des artistes, des techniciens, des ingénieurs, des savants. Nombre d'entre eux quittent l'Europe à cause des persécutions antisémites. Le premier conflit mondial, dans lequel elle sera entraînée par la guerre sous-marine menée par les Allemands, sera pour l'Amérique une nouvelle très grande chance, celle de passer d'une position de débitrice de l'Angleterre à celle de créancière des pays européens ruinés par la guerre. À destination de l'Europe, les exportations américaines de pétrole et de céréales remplacent celles de la Russie devenue bolchevique, et les compagnies pétrolières de Rockefeller prennent pied en Irak et surtout en Arabie. Alors que l'opinion américaine tenait à son isolationnisme entre les deux immensités océaniques et qu'elle ne voulait pas s'impliquer dans les conflits de l'Europe ou de l'Asie, l'attaque japonaise sur Pearl Harbor aux îles Hawaï (7 décembre 1941) et la déclaration de guerre qu'illico Hitler, par une étonnante bévue stratégique, lance à l'Amérique (le 11 décembre 1941) vont obliger les Américains à aller combattre en Europe et dans le Pacifique. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale s'impose la suprématie mondiale du dollar, alors que tous les autres pays industriels sont en ruine et que tous, à l'exception de l'Union soviétique, font appel à l'Amérique. La volonté des Soviétiques d'étendre le communisme (comme en Tchécoslovaquie dès 1948) au-delà des limites prévues aux accords de Yalta fera que fort heureusement pour nous les Américains resteront en Europe occidentale, comme en Corée et au Japon. Dès lors, ils seront les leaders du « monde libre ». Pendant quarante ans, les deux superpuissances ont mené la guerre froide, en veillant à ne s'affronter qu'indirectement, contrairement à ce que les Américains firent au Vietnam, où ils subirent finalement de graves revers. Aussi n'est-il pas inutile aujourd'hui d'évoquer les raisons pour lesquelles l'Amérique s'est fourvoyée en Indochine.

De cette guerre du Vietnam, qui fait penser aujourd'hui aux possibles suites de celle d'Irak

Cette guerre du Vietnam, que certains commentateurs comparent aujourd'hui avec les suites de celle d'Irak pour prédire à l'Amérique les mêmes revers, est la première guerre dans laquelle les Américains s'impliquèrent massivement sans avoir été préalablement attaqués. C'est aussi le cas dans la guerre d'Irak, puisque les dirigeants américains n'ont pas pu véritablement prouver la responsabilité

de Saddam Hussein dans les attentats du 11 septembre. Mais les dirigeants américains ont cette représentation. À la différence de la guerre d'Irak, qui a commencé massivement, l'engagement des forces américaines au Vietnam fut très progressif, avec d'abord quelques dizaines d'hommes des « forces spéciales » en 1963. Or c'était un an après la fameuse crise des fusées à Cuba, et il y a, selon moi, une relation de causalité entre celle-ci et l'affaire du Vietnam, du moins au niveau des représentations : en 1961, le revirement de Fidel Castro vers les Soviétiques leur permit de commencer à installer dans la grande île des fusées à moyenne portée qui auraient directement menacé le flanc sud des États-Unis. Pour éviter une confrontation directe avec l'Union soviétique et obtenir qu'elle retire ses fusées de Cuba, John Kennedy s'engagea à ne rien tenter contre Fidel Castro et à laisser le communisme s'enraciner à Cuba, même si les intérêts américains y étaient très importants et malgré la proximité de la Floride. Les Soviétiques s'engagèrent à freiner les mouvements castristes en Amérique latine. Le succès relativement facile de la révolution à Cuba incita les communistes chinois (par surenchère contre l'URSS) et tout d'abord Lin Piao, qui était alors le dauphin de Mao, à proclamer que l'impérialisme n'était qu'un « tigre de papier », afin de lancer d'autres mouvements révolutionnaires dans le monde. Cela décida les dirigeants américains à rétorquer que plus jamais ils n'accepteraient qu'un nouveau pays passe comme Cuba au communisme. Or au Vietnam, coupé en deux depuis 1954 (après la défaite française), la moitié sud du pays semblait sur le point de connaître ce sort, en raison de l'activité croissante de guérillas fournies par le Nord-Vietnam communiste. Ayant décidé de soutenir militairement le Sud-Vietnam, les Américains s'y impliquèrent de plus en plus dans la lutte contre des guérillas de plus en plus renforcées par le Nord-Vietnam, au point d'engager à la fin des années 1960 près d'un demi-million de soldats sur le terrain. Or ceux-ci provenaient, en grand nombre, non seulement de la mobilisation d'une partie de la garde nationale (qui supplée normalement en temps de paix à la faiblesse des effectifs de l'armée de métier), mais aussi de la conscription. Mais autant des millions de citoyens américains étaient partis avec fierté en 1917 pour se battre en Europe, et en 1941 de nouveau en Europe et aussi en Asie, parce qu'ils estimaient que l'Amérique avait été directement attaquée, autant déclina rapidement le moral des jeunes Américains qui avaient été mobilisés et fourvoyés dans un cruel et interminable conflit entre Vietnamiens. Aux États-Unis, le malaise croissant de l'opinion obligea le gouvernement à décider le retrait progressif de l'armée américaine en 1971-1972, ce qui fut bientôt suivi en 1975 par l'effondrement militaire du Sud-Vietnam et la conquête de Saïgon par les communistes nord-vietnamiens.

De tout cela, l'Amérique garde un profond malaise dont l'une des conséquences durables est l'usage des stupéfiants dans une notable partie de la popula-

tion. C'est en effet durant cette difficile guerre du Vietnam qu'un grand nombre de jeunes Américains se laissèrent aller à l'usage de l'héroïne vendue par des trafiquants asiatiques en contact d'ailleurs avec la CIA.

De la « guerre des étoiles » et la fin de l'URSS à la « révolution dans les affaires militaires »

Avec la mise au point des grandes fusées intercontinentales et des sous-marins nucléaires lanceurs de missiles, l'Amérique était devenue vulnérable, malgré l'étendue des océans qui l'entourent. Il s'est agi désormais pour elle de pouvoir intercepter, par des fusées à très haute altitude, des fusées adverses porteuses d'armes nucléaires avant qu'elles n'éclatent au-dessus des villes américaines. C'est ce que l'on a appelé les techniques d'une future « guerre des étoiles ». Cette formidable course aux armements entre les deux supergrands absorba des sommes colossales, ce qui développa la puissance technologique du complexe militaro-industriel et scientifique américain, et cela contribua finalement à l'effondrement de l'Union soviétique. Outre ses blocages et dysfonctionnements internes et ses déboires dans la guerre d'Afghanistan, l'URSS n'avait pas autant de moyens financiers que son adversaire. Empêtrés dans les contradictions de la *perestroïka*, les Soviétiques ne cherchèrent pas à s'opposer aux dispositions que les Américains prirent dès l'été 1990 au Moyen-Orient pour chasser du Koweït l'armée de Saddam Hussein, qui avait proclamé l'annexion de ce pays. À la tête d'une vaste coalition (avec même des États arabes) décidée sous l'égide de l'ONU à rétablir le droit international, les États-Unis menèrent rapidement ce que l'on a appelé la guerre du Golfe en février 1991, en écrasant au Koweït les troupes de Saddam Hussein, sans chercher cependant à les poursuivre vers le nord, ni à porter atteinte au régime de Saddam Hussein pour ne pas favoriser les visées de l'Iran. L'Irak, soumis à un régime de stricte surveillance et d'embargo pour les produits stratégiques, fut obligé de payer les dégâts causés au Koweït. Bref, une guerre limitée pour rétablir la légalité internationale et protéger les pétro-monarchies.

Les années 1990 ont été pour les États-Unis une période de forte croissance économique (6 % annuels) et de grande spéculation financière, due au lancement des secteurs nouveaux formant la *new economy*. L'Amérique a continué de voir s'accroître le déficit de sa balance des paiements et l'énormité de sa dette publique, mais elle profite de l'hégémonie mondiale du dollar et de l'afflux des capitaux européens et japonais. En effet, le Japon connaît depuis quinze ans un véritable marasme financier, alors que la rapidité de sa croissance durant les décennies antérieures avait laissé augurer qu'au début du XXI^e siècle il allait supplanter économiquement l'Amérique. L'Allemagne reste handicapée par le

coût de sa réunification, et cela freine le développement économique de l'Union européenne, que l'on voyait comme une rivale de l'économie américaine. Depuis le début des années 2000, la croissance économique américaine s'est nettement ralentie, du fait principalement des faillites provoquées par la retombée de la « nouvelle économie » et la fin de la bulle spéculative qu'elle avait suscitée. Certains y voient le signe de la « décomposition du système américain » et la fin de cet empire³. Mais il a déjà connu ces dernières décennies d'autres périodes de ralentissement de sa croissance. Toujours est-il que pour le moment le poids économique est encore considérable. Le produit intérieur brut des États-Unis est en effet de 10 000 milliards de dollars (35 000 dollars par habitant), alors que celui du Japon est de 4 000 milliards (25 000 dollars par habitant), celui de l'Allemagne de 2 000 milliards (23 000 dollars), celui du Royaume-Uni de 1 600 milliards (23 000 dollars) et celui de la France de 1 500 milliards (22 000 dollars).

Depuis la fin de la guerre froide, l'Amérique, malgré la disparition de l'autre superpuissance, continue son effort scientifique dans le domaine des nouvelles technologies militaires, ce qui permet de développer les techniques de la « guerre des étoiles » et de mettre en place des « boucliers antimissiles » pour répondre à l'avenir aux attaques de futures superpuissances (la Chine étant déjà perçue comme un rival possible). Mais l'effort financier et scientifique a permis aussi de réaliser, comme disent les Américains, une véritable « révolution dans les affaires militaires », la désormais fameuse RMA dans les milieux militaires (voir ci-après l'article d'Étienne de Durand).

Après la défaite de Saddam Hussein, réfléchir au rôle de l'Irak au sein du monde arabe

On pouvait penser que les nouvelles techniques de détection et de destruction de cibles cachées ou mobiles dans des environnements complexes dont dispose désormais l'armée américaine ne seraient pas tellement efficaces dans les combats de rue qu'allait nécessiter la conquête des villes irakiennes et surtout de Bagdad. Sont-ce les nouveaux moyens de la RMA, l'efficacité des bombardements, les capacités tactiques des forces de l'US Army et des marines engagées sur le terrain ou la démoralisation des troupes irakiennes, toujours est-il que cette guerre d'Irak où l'on croyait que les Américains allaient certainement s'enliser s'est achevée plus vite que prévu. Ou est-ce seulement une première phase ?

3. Voir Emmanuel TODD, *Après l'empire. Essai sur la décomposition du système américain*, Gallimard, Paris, 2002.

En effet, la maîtrise de la population irakienne est rien moins qu'assurée et l'Irak, où affluent déjà clandestinement des volontaires arabes et islamistes, risque de devenir le grand terrain du *Djihad*.

Alors que les Américains comptaient sur le soutien de la population chiite, celle-ci manifeste massivement sa volonté de les voir partir au plus vite. De surcroît, ses mollahs et ceux venus immédiatement de l'Iran voisin mettent en place les cadres d'une nouvelle république islamique. Par ailleurs, le désir des Américains de mettre la main sur les ressources pétrolières de l'Irak, se heurte à de sérieuses difficultés juridiques. Enfin, l'annulation des contrats passés par le gouvernement irakien avec des compagnies pétrolières étrangères serait contraire au sacro-saint « droit des affaires » et à l'influence de l'Arabie Saoudite dans les milieux financiers, celle-ci n'étant évidemment pas favorable à la diminution de son influence sur le marché pétrolier.

Si la décision des dirigeants américains de mener la guerre en Irak s'explique par le désir de venger les victimes des attentats du 11 septembre et par la volonté de détruire de possibles armes de destruction massive qui risquaient d'être fournies à des réseaux terroristes, si les enjeux pétroliers sont tout aussi évidents, il est certain et même annoncé que George W. Bush et ses conseillers ont aussi des visées sur l'ensemble du Moyen-Orient.

Si l'on décode leurs discours où il est question d'instituer enfin la démocratie dans cette partie du monde, et si l'on tient compte par ailleurs des projets géopolitiques qu'ont tenté de réaliser le parti Baas (l'Unité) et Saddam Hussein pour l'ensemble ou une grande partie du monde arabe, on peut estimer que l'attaque américaine sur l'Irak a des causes plus profondes que les enjeux pétroliers. Depuis des décennies, les baasistes, prenant la suite de Nasser, ont affirmé leur volonté de faire l'unité du monde arabe de gré ou de force, et c'est ce qu'ils ont tenté de réaliser en 1990 en faisant la conquête de Koweït, première étape de ce qui aurait dû être ensuite la conquête des autres États pétroliers sur la rive arabe du golfe Persique. L'appel de l'Arabie Saoudite aux États-Unis et l'intervention de la coalition qu'ils ont dirigée, bref la guerre du Golfe, ont mis fin à cette première tentative. Celle-ci aurait pu réussir si l'Union soviétique avait été encore en mesure de s'opposer aux décisions américaines, au risque d'une épreuve de force entre les deux supergrands. Mais Gorbatchev, en pleine crise de régime, préféra laisser faire les Américains.

Malgré sa lourde défaite au Koweït, Saddam Hussein n'avait cessé de reconstituer des forces classiques, et l'Irak est apparu surtout comme le seul État arabe qui tienne tête aux États-Unis et qui bénéficie en Europe d'une sympathie croissante en raison de l'embargo qu'ils lui imposaient depuis plus d'une décennie. En regard des autres États arabes qui sont désormais alignés sur les décisions de la Maison-Blanche et qui n'osent rien dire devant le scandale géopolitique qui se

développe en Palestine, où l'extrême droite religieuse israélienne réalise des expansions territoriales qui détruisent les fameux accords d'Oslo pourtant établis sous l'égide américaine, l'Irak est apparu comme le seul État arabe susceptible de constituer progressivement autour de lui une grande puissance arabe, celle à laquelle rêvent depuis des décennies un très grand nombre d'Arabes. L'Irak me fait penser à cette Prusse qui est parvenue à faire l'unité de l'Allemagne, malgré des moyens assez limités, malgré de graves défaites, malgré la rivalité d'une autre grande puissance allemande, l'empire d'Autriche. Pour ce qui est de l'Irak par rapport au monde arabe, même position excentrée que celle de la Prusse par rapport à l'ensemble allemand, même souci permanent de constituer un appareil politique, scientifique et militaire, ce que n'ont pas l'Égypte et moins encore l'Arabie Saoudite, qui, comme les Émirats, n'ont même pas d'armée véritable. Quant aux moyens financiers de l'Irak, ils sont aujourd'hui, grâce aux revenus du pétrole, incomparablement supérieurs aux ressources du médiocre pays agricole qu'était la Prusse au XIX^e siècle.

La terrible défaite qu'à Iéna en 1806 l'empire napoléonien, à son apogée, inflige à la Prusse (son territoire est occupé et démembré) marque en fait le début de profonds changements de l'État prussien et de la société prussienne (abolition du féodalisme, instauration d'un système nouveau d'éducation, création de l'université de Berlin) et la prise de conscience par les Allemands de leur unité. Et c'est la Prusse qui de 1815 à 1870 réalisera progressivement l'unité allemande. L'élimination de Saddam Hussein et de sa clique peut être pour l'Irak une étape dans la réalisation du projet d'unité arabe, si toutefois les Irakiens chiites, sunnites et kurdes ne se lancent pas dans les guerres religieuses attisées par l'Iran, la Turquie et l'Arabie. La défaite de Saddam Hussein est une chance pour les islamistes, mais c'est aussi l'occasion pour le monde arabe d'une sérieuse réflexion sur les enjeux véritables et les rapports de force géopolitiques, pour le moment. En regard des 8 000 kilomètres du monde arabe d'est en ouest, le territoire de la Palestine (80 kilomètres) n'est-il pas un enjeu disproportionné ?

L'Amérique, la mondialisation et le reste du monde

On peut penser que l'actuelle guerre d'Irak a eu pour but géostratégique implicite de briser l'État autour duquel peut se constituer tôt ou tard une grande puissance arabe. Il n'est pas inutile de rappeler le souvenir qu'ont les Arabes de l'empire qu'ils ont constitué au Moyen Âge et qui fut alors une véritable économie-monde au contact de l'Europe, de l'Inde et de la Chine. Les représentations sont de grandes forces géopolitiques, surtout quand elles combinent la communauté de langue et de religion. Aujourd'hui, à l'ère, nous dit-on, de la mondialisation,

celle-ci fait surtout sentir ses effets positifs et négatifs sur l'Amérique, sur l'Europe et sur le monde arabe. En revanche, l'Inde et la Chine, dont les productions locales sont importantes, sont moins touchées par les très grands flux financiers et surtout par l'occidentalisation, c'est-à-dire par les changements culturels que véhicule la mondialisation⁴. Le monde arabe, en raison des énormes revenus qui sont versés par les compagnies aux États pétroliers, est massivement impliqué dans la mondialisation. En effet, bien qu'une importante partie de ces revenus soit transférée dans des banques étrangères, dilapidée de façon somptuaire ou dépensée en importations de toutes sortes venues des pays industriels, une autre part est dépensée dans chacun des pays arabes. Les profits pétroliers se diffusent sous des formes diverses dans les États qui n'ont pas de gisements pétroliers. Mais ces revenus pétroliers, qui sont une sorte de rente géologique, ne nécessitent pour exister qu'une main-d'œuvre relativement peu nombreuse, ce qui limite un véritable développement économique. Les productions locales stagnent ou même déclinent en raison de la concurrence des importations étrangères. De surcroît, la mondialisation, parce qu'elle s'accompagne d'un ensemble de phénomènes culturels que l'on peut qualifier d'occidentalisation, apparaît comme la négation des fondements culturels et religieux du monde arabe. Cet ensemble de contradictions, très spécifique du monde arabe, s'accompagne d'aspirations plus ou moins confuses au changement, à l'unité et à la lutte contre l'Occident.

Dans le mouvement pour la formation d'une grande puissance arabe, la défaite de Saddam Hussein fait qu'une fois encore la partie est remise. Mais elle reprendra quelles que soient les suites de cette guerre, car l'unité culturelle du monde arabe et les revenus du pétrole font que le projet sera à nouveau repris tôt ou tard dans de nouveaux conflits.

C'est donc avec le monde arabe que l'Amérique a les relations les plus conflictuelles mais aussi les plus nécessaires à cause du pétrole. Cependant, l'Europe est géographiquement bien plus proche du monde arabe, et c'est avec elle de l'autre côté de la Méditerranée que les luttes risquent de se répercuter. À l'exception de l'Angleterre, dont l'alliance militaire avec les États-Unis est devenue très forte, les différents États qui forment l'Union européenne, et plus encore leurs opinions publiques, où l'antiaméricanisme est plus fort que jamais, ont marqué, dans leur opposition à la guerre d'Irak, leur distance avec l'Amérique.

Mais les forces militaires dont disposent les États de l'Union européenne sont devenues bien trop faibles pour faire face aux menaces venues de l'autre côté de la Méditerranée. Les mouvements contre la mondialisation, qui dénonçaient déjà l'hégémonie américaine, ont trouvé dans la guerre d'Irak de nouvelles raisons de

4. Voir le précédent numéro d'*Hérodote*, « Géopolitique de la mondialisation ».

manifester leur opposition à l'hyperpuissance. Ils escomptaient que la guerre de George W. Bush tourne au fiasco. Or pour le moment, c'est une rapide victoire militaire. Des suites difficiles dans un borbier irakien et l'éclatement du drame en Palestine risquent d'être très dangereux pour l'Europe, en raison de sa relative proximité géographique et du nombre des juifs et des Arabes qui vivent en France.

Qu'on le déplore ou non, qu'on dénonce l'injustice géographique de l'Histoire, l'Amérique est le centre prépondérant du système mondial. Aucune économie-monde n'a jamais été aussi dominante, et cela non par l'effet de la volonté d'une divine providence, mais tout d'abord à cause des données naturelles exceptionnellement favorables et des chances de la géohistoire, puis grâce à l'apport des capitaux, des savants et des ingénieurs européens, grâce à la croissance démographique américaine, qui continue encore avec l'immigration (120 millions d'Américains en 1930, 284 millions en 2000), à cause enfin de son hégémonie financière et de la disparition soudaine de sa grande rivale militaire. L'Amérique doit beaucoup aux Européens et, depuis la Seconde Guerre mondiale, elle leur a apporté son soutien. Mais ceux-ci devraient désormais penser à se donner les moyens politiques et militaires de faire face aux contrecoups de ses entreprises les plus hasardeuses. Entre les frontières de l'Irak et Jérusalem, il n'y a que 400 km de désert.

Ca Découvert | Téléchargez le 01/06/2016 sur <https://sfs.com.info/fr-218-73-216-114>